

GERHART
HAUPTMANN

La Peau de castor
Comédie de voleurs

Traduit de l'allemand et préfacé
par Jean-Pierre Lefebvre

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre

SCÈNES ÉTRANGÈRES EST UNE COLLECTION DIRIGÉE
PAR JEAN-LOUIS BESSON ET JEAN-PIERRE ENGELBACH

éditions THEATRALES ■ Maison Antoine Vitez

« Scènes étrangères » est le fruit d'une collaboration entre les Éditions Théâtrales et la Maison Antoine Vitez. Fenêtre ouverte sur le monde, elle rassemble des textes du répertoire étranger, classiques et contemporains, choisis en raison de leur intérêt tant pour l'histoire du théâtre que pour la scène. Pour la plupart inédits, ils sont offerts à la curiosité du lecteur et du praticien de théâtre, soucieux de formes et d'écritures nouvelles. Conformément à l'esprit de la Maison Antoine Vitez, les traducteurs se sont donnés pour mission d'être fidèles à la lettre de l'original, dans une langue pour la scène de théâtre.

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Photos de couverture : © Pedro Lombardi

DER BIPERPELZ © ECON ULLSTEIN LIST VERLAG GMBH & CO. KG, MUNICH.

PUBLIÉ EN 1893 PAR ULLSTEIN BUCHVERLAGE

© 2002, Éditions THÉÂTRALES, pour l'édition française

38, rue du Faubourg-Saint-Jacques 75 014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-011-8

La Peau de castor

Comédie de voleurs

PERSONNAGES

VON WEHRHAHN, l'administrateur du district

KRÜGER, rentier

DOKTOR FLEISCHER

PHILIPP, fils du précédent

MOTES

FRAU MOTES

FRAU WOLFF, lavandière

JULIUS WOLFF, son mari

LÉONTINE ET ADELHEID, leurs deux filles

WULKOW, marinier

GLASENAPP, secrétaire

MITTELDORF, employé du bureau de l'administrateur

*Les événements se déroulent quelque part dans les environs de Berlin.
Période : lutttes du septennat¹, fin des années 1880.*

1. Période de sept ans, dont Bismarck avait fait voter le principe en 1874, pendant laquelle les militaires conservaient une sorte de regard sur la vie politique. En 1887, à l'occasion de la discussion sur le deuxième renouvellement de ce septennat, ces dispositions furent l'objet de débats politiques intenses, qui débouchèrent sur la dissolution du Reichstag. L'année 1887 fut marquée par une aggravation des dispositions du *Sozialistengesetz*, loi particulièrement répressive à l'égard des syndicats et partis de gauche, qui demeura en vigueur jusqu'en 1890. [N.D.T.]

ACTE I

La scène représente une petite cuisine sur un seul niveau, plafond bas, murs badigeonnés de bleu ; à gauche, une fenêtre ; à droite une porte de planches grossièrement assemblées, qui donne sur l'extérieur ; au milieu du mur du fond, l'ouverture d'une porte qu'on a retirée – à gauche dans le coin, le fourneau, au-dessus du fourneau quelques ustensiles de cuisine sont posés sur la corniche de la hotte, dans le coin droit, des rames et du matériel de marinier ; sous la fenêtre un tas de petit bois, des « bûchettes » comme on dit. Un vieux banc de cuisine, deux trois tabourets etc, etc. – Dans l'encadrement de la porte au milieu du mur du fond on voit ce qui se passe dans une deuxième pièce : on y aperçoit un lit haut sur pieds, non défait. Au-dessus du lit, accrochées au mur, quelques photos bon marché dans des cadres meilleur marché encore, des portraits chromo format carte de visite etc. Une chaise en bois blanc est appuyée, côté dossier, contre le lit. – C'est l'hiver, clair de lune. Une chandelle de suif est allumée sur le fourneau, dans un bougeoir de fer blanc. Léontine Wolff s'est endormie, assise sur un tabouret, la tête et les bras sur le dessus du fourneau. C'est une jolie blonde de dix-sept ans, elle porte une tenue de servante : elle a noué un gros châle de laine par dessus sa veste de coton. – Silence pendant quelques secondes, puis on entend quelqu'un qui essaie d'ouvrir la porte du dehors, sans y parvenir, à cause de la clé mise de l'intérieur dans la serrure. On frappe.

FRAU WOLFF.- *(invisible à l'extérieur)* Adelheid! Adelheid! *(un silence, puis on frappe au carreau, de l'autre côté)* Tu vas ouvrir, non ?

LÉONTINE.- *(encore endormie)* Non, non! J'me laisserai pas esquinter comme ça!

FRAU WOLFF.- Ouvre, la fille, ou j'passe par la fenêtre.

Elle tambourine de toutes ses forces au carreau.

LÉONTINE.- *(se réveille)* Ah, c'est toi, m'an. Attends, j'arrive!

Elle tourne la clé pour ouvrir.

FRAU WOLFF.- *(sans poser le sac qu'elle tient à l'épaule)* Mais qu'est-ce t'es venue là ?

LÉONTINE.- *(mal réveillée)* 'soir, m'an!

FRAU WOLFF.- Comment qu't'es rentrée, dis ?

LÉONTINE.- Ben, y avait la clé sur l'toit aux biques.

Brève pause.

FRAU WOLFF.- Mais qu'est-ce t'es venue faire à la maison, fille ?

LÉONTINE.- (*d'une voix geignarde*) Ben quoi, j'peux plus v'nir chez vous ?

FRAU WOLFF.- Bon, écoute voir, fille, arrête ça et remets-toi un peu, tu veux, ça me ferait plaisir. (*elle laisse tomber à terre le sac qu'elle avait à l'épaule*) On dirait qu'tu sais pas sans doute quelle heure qu'il est ? Allez ouste, dépêche-toi d'aller voir tes patrons, tu veux bien !

LÉONTINE.- Ça peut faire quoi si j'arrive rien qu'un peu en retard !

FRAU WOLFF.- Ouais, ben fais attention à toi, t'as compris. Et tâche de filer à c't'heure, sinon t'auras bonne mine, t'auras perdu toute ta mise...

LÉONTINE.- (*en pleurnichant et avec un air de défi*) J'irai plus chez ces gens-là m'an.

FRAU WOLFF.- (*interloquée*) T'iras plus... (*ironique*) Hein, quoi, ben c'est nouveau ça...

LÉONTINE.- Ben oui, alors il faut que je me fasse esquinter tout le temps ?

FRAU WOLFF.- (*qui était occupée à extraire un morceau de chevreuil de son sac*) Ah bon, ils font donc ça les Krüger, ils t'esquintent. Non, mais dis donc, une pauvre petite enfant comme ça... Si c'est pour ça que nous autres on l'a si bien élevée. Une fille qu'elle est costaud comme un dragon ! Allez bon, attrape, là en-dessous l'sac ! Eh, tu peux pas t'y prendre encore plus mal des fois ! T'as pas d'chance avec moi ! C'est pas avec moi que tu vas te mettre à apprendre la paresse... (*elles s'y mettent à deux pour accrocher le chevreuil au montant de la porte*) Bon, c'est la dernière fois que j'te l'dis, tu m'entends.

LÉONTINE.- J'y vais plus chez ces gens, m'an ; j'préfère encore me jeter à l'eau.

FRAU WOLFF.- Oh là, va pas seulement ramasser un rhume.

LÉONTINE.- J'me jette à l'eau, j'te dis.

FRAU WOLFF.- Eh ben, si t'as envie, t'as qu'à m'appeler, tu veux bien. J'te pousserai un bon coup, qu't'y ailles bien et que tu files pas à côté.

LÉONTINE.- (*crie très fort*) Ouais, alors il faudrait que j'dise rien, qu'on me fait empiler deux mètres de bois en fin de journée.

FRAU WOLFF.- (*prend un air étonné*) Hein, quoi? C'est pas vrai! Ils t'ont dit de rentrer du bois. C'qui faut penser d'ces gens-là maintenant...

LÉONTINE.- Ouais, et puis, rien que vingt thalers, pour toute une année! Et faut encore que je me gèle les pattes en plus de tout ça! Et ils m'donnent jamais assez à manger, qu'un peu de pommes de terre et trois fois rien de hareng, jamais à ma faim.

FRAU WOLFF.- Bon allez, m'en dis pas plus, pauvre gamine. Tiens v'là la clé, coupe-toi un bout de pain! Et quand t'as plus faim, tu déguerpis de par ici, compris! Y a de la compote de prune sur la planche d'en haut.

LÉONTINE.- (*prend un grand pain dans le tiroir et s'en coupe un morceau*) Justie, la fille Schulze, elle touche quarante, elle, et...

FRAU WOLFF.- C'que t'es bourrique, ma fille! Écoute... Tu vas pas rester chez ces gens éternellement. T'es pas louée pour des siècles. J'veis t'dire : tire-toi au premier avril. Jusque-là t'y restes et tu bouges pas de là. Hein! t'es là que t'as le cadeau de Noël dans la poche, hein, et tu voudrais fiche le camp. Ça s'fait pas, m'fille. J'veis chez les gens, je repars. – Hé, ça j'serais pas contre de le porter...

LÉONTINE.- Ces trois quatre guenilles que j'ai sur moi?

FRAU WOLFF.- T'oublies complètement l'argent comptant?

LÉONTINE.- Que oui, en tout six marks, pas plus!

FRAU WOLFF.- Un sou c't'un sou! Ma vieille, mets-toi ça dans la tête! Laisse tomber, j'te dis.

LÉONTINE.- Ah ouais, mais si j'peux gagner plus...

FRAU WOLFF.- Sûrement, avec ta grande gueule...!

LÉONTINE.- Non, avec la machine à coudre. J'veis à Berlin et j'couds des manteaux. L'Émilie, celle de chez Stechow, elle y va aussi depuis nouvel an.

FRAU WOLFF.- Qu'est-ce tu te ramènes avec cette radasse. Que je la trouve pas sous ma main, celle-là! Je vais lui éclairer sa lanterne à c'te voyoute. Comme ça, ça serait un avancement pour toi, hein, pas vrai. Et puis aller faire la tournée toute la nuit avec un gars... Non, ma fille, rien que j'y pense là... J'te mets une roustie que tu te r'léveras plus. – Tiens, v'là le papa, gare bien à toi!